

CONSERVATION

# Les introductions et réintroductions d'espèces au Parc National de l'Akagera, Rwanda<sup>1</sup>

par

Jean Pierre VANDE WEGHE<sup>2</sup>

**Key-words** : introduction, reintroduction, wildlife, ungulates, Akagera, Rwanda

## **SUMMARY : Introductions and Reintroduction of large ungulate species in the Akagera National Park, Rwanda**

Created in 1934 in Eastern Rwanda, the Akagera National Park (ANP) has been the scene of two introductions and one reintroduction of large ungulates.

Two male and four female black rhinoceros, a species which never lived before in the ANP but was present in Tanzania, beyond the river Akagera matching approximately the international border and working as a biogeographical barrier, were introduced in 1957 ; these animals reproduced and spread over the whole savanna. Their real number was never accurately known as they were regularly poached by Rwandeses and Tanzanians. About ten specimens were still living before the Rwandese war and at least four at the end of 1996.

The last elephants living in the ANP were noticed in 1960-61 before the species was reintroduced in 1975. The government had decided to eradicate a population of some 150 individuals causing trouble to peasants in the Bugesera ; all large, aged animals were shot whereas 25 young ones were transferred into the ANP, where they settled in the lakes border zone. There were 45 individuals before the war and these seem to have escaped from damages.

The giraffe is considered a species never living for historical times in the area presently known as ANP. A personal deal between the president of Kenya and the former president of Rwanda resulted in the introduction in 1986 of six young animals — two males and four females — in order to improve the park diversity and attractiveness. Scientists were reluctant. The animals reproduced, extended their home range, and their numbers grew up ; they resisted the war and some 20 individuals were still living in December 1997.

The reintroduction in the ANP of the elephant from a Rwandese population was legitimate. The introduction of the black rhinoceros was questionable. The introduction of giraffes had no biological justification and was opposed by scientists : they were sure that the operation would be a wreckage. Paradoxically, it is thanks to the presence of giraffes that the new governmental authorities decided it was worth preserving 100 000 ha of the park, considering that the giraffe investment had to be saved. Non-scientific arguments succeeded where biological ones had not...

<sup>1</sup> Manuscrit reçu le 10 septembre 1998 ; accepté le 27 janvier 1999.

<sup>2</sup> Jean Pierre Vandeweghe, rue Gray 10 bte 4, 1040 Bruxelles, Belgique.  
(E-mail : jvande-weghe@hotmail.com).

Depuis leur création, les réserves de faune et les parcs nationaux d'Afrique ont fait l'objet de nombreux programmes d'introductions d'espèces. Dans certains cas, celles-ci ont eu pour but l'enrichissement d'une faune existante. Ailleurs, elles visaient à recréer un ensemble faunistique qui avait été détruit. Ce processus a permis de sauver quelques espèces et surtout, par ce biais, des milieux qui auraient disparu avec tout ce qu'ils abritaient. Certaines introductions ont fait partie d'un programme de sauvetage d'une espèce ou d'une population menacée qu'il n'était pas possible de protéger *in situ*. Soit il fallait disperser des animaux afin de diminuer des risques d'extinction, soit il fallait les transférer en des lieux sous haute surveillance. Parfois, il s'agissait tout simplement de sauver des animaux vivant dans des sites condamnés à disparaître.

Indépendamment de toute justification scientifique, ces transferts sont fort coûteux et leur succès n'est pas assuré. Ils comportent des risques de transmission de maladies, tant pour les animaux transférés que pour ceux du territoire d'introduction, et ils se heurtent souvent à des problèmes de relation entre prédateurs et proies, ainsi qu'à des problèmes de viabilité et de génétique (*e.a.* BROOKS & MACDONALD, 1983 ; PIENAAR, 1983). Après des années de déboires, il s'est avéré que seules les réintroductions ou les introductions d'espèces dans des milieux similaires à leurs milieux d'origine et pas trop éloignés des lieux d'introduction, avaient des chances raisonnables de succès (MACDONALD & FRAME, 1988). Même l'administration des parcs nationaux d'Afrique du Sud, pourtant très « interventionniste », y regarde aujourd'hui à deux fois avant de se lancer dans un programme d'introduction.

Le Parc National de l'Akagera, créé en 1934 dans l'est du Rwanda, n'a pas échappé aux manipulations de faune. Entre 1956 et 1985, elle a connu deux introductions et une réintroduction, toutes plus ou moins controversées. Dans le contexte de la guerre et des troubles qui ont touché le pays d'octobre 1990 à juillet 1994, il est intéressant de revoir leurs effets et résultats.

En 1957, le parc a été « enrichi » du rhinocéros noir (*Diceros bicornis*). L'espèce n'avait jamais existé au Rwanda, mais elle était commune dans le nord-ouest de la Tanzanie, sur la rive orientale de la rivière Akagera. Seule cette rivière et ses immenses expansions marécageuses et lacustres l'avaient empêché de s'étendre plus à l'ouest. Sur base de récits, vagues ou mal interprétés, et sur base du fait que la frontière politique entre le Rwanda et la Tanzanie suit des lignes droites et non pas les méandres de la rivière, l'administration des parcs nationaux du Congo belge et du Rwanda, pourtant extrêmement conservatrice, estima que l'espèce aurait pu avoir foulé le sol rwandais et décida de l'introduire (VERSCHUREN, 1988). Cinq femelles et deux mâles furent ainsi amenés de la Tanzanie toute proche et lâchés sur une presqu'île. Un des mâles mourut assez rapidement, mais l'espèce parvint quand même à s'implanter solidement dans les savanes de l'Akagera. Au cours des années 1970, elle avait colonisé tout le parc, de l'extrême nord à l'extrême sud et, en 1971, un animal avait même été braconné près de Rusumo, dans le sud-est du pays. Nombre

d'estimations de cette population ont été avancées, mais sans fondements. Personne ne saura donc jamais combien de rhinocéros il y avait au Rwanda quand, au début des années 1980, ils furent décimés par le braconnage. Des gardes du parc avouèrent néanmoins en avoir tué 15 et des braconniers tanzaniens, capturés vers 1988, plusieurs dizaines (VANDE WEGHE, 1990). En 1990, juste avant la guerre, subsistait néanmoins une toute petite population dans l'ouest du parc, estimée à dix individus au grand maximum. Contre toute attente, au moins quatre animaux, dont une femelle et deux jeunes, étaient encore en vie après la guerre, en 1996 (HEINONEN, com. pers.).

En 1975, l'éléphant, *Loxodonta africana*, fut réintroduit dans le parc. Il s'agissait cette fois bien d'une réintroduction, car l'espèce y avait existé en petit nombre et les dernières observations ne dataient que de 1960 et 1961 (VANDE WEGHE, 1990). Par contre, une population d'environ 150 animaux vivait dans les savanes du Bugesera, au sud de Kigali, où elle était en conflit permanent avec les populations humaines et les projets de développement. Le gouvernement décida de l'éliminer. Les animaux de plus de deux tonnes furent ainsi abattus et 26 jeunes furent capturés vivants, dont 25 furent transférés au Parc National de l'Akagera. Un jeune mâle ne les rejoignit qu'un an plus tard. Malgré la perte initiale de trois individus et malgré le fait qu'il s'agissait d'animaux immatures, cette petite population s'installa sans gros problèmes sur les presqu'îles densément boisées en bordure des lacs (MONFORT & MONFORT, 1977 et 1979) et commençait à prospérer quand la guerre éclata. Elle comptait alors environ 45 individus. Par la suite, il y eut probablement quelques pertes. Une femelle isolée fut notamment abattue par des militaires fin 1996 ou début 1997. En gros, la population semblait cependant à peu près intacte (obs. pers.).

Enfin, en 1986, fut introduite la girafe, *Giraffa camelopardalis*. Cette espèce n'avait jamais existé dans les savanes orientales du Rwanda, mais, comme le rhinocéros noir, elle existait dans le nord-ouest de la Tanzanie où une population de quelque 700 individus survivait d'ailleurs en 1992-1993 dans la Burigi Game Reserve, à quelques dizaines de kilomètres à peine du Rwanda (obs. pers.). Elle avait aussi existé dans le sud-ouest de l'Ouganda et STANLEY en avait vu dans la région de l'actuel Parc National Queen Elizabeth (BEATON, 1957). Elle avait toutefois disparu du sud de l'Ouganda au siècle dernier, probablement lors de la première grande épidémie de peste bovine de 1880 à 1890 (...). Cette introduction n'avait aucune justification biologique. Elle ne reposait que sur le désir officiel d'augmenter l'attrait touristique du PNA et sur un « arrangement privé » entre les présidents du Rwanda et du Kenya. Pour la forme, une étude préalable fut quand même confiée à VERSCHUREN (1985). C'est ainsi qu'en janvier 1986, six jeunes animaux (deux mâles et quatre femelles) furent amenés du Kenya, plus particulièrement de la région du lac Magadi, et relâchés sous haute surveillance sur la presqu'île de Rurama en bordure du lac Ihema. Pour beaucoup de biologistes et de conservateurs, cette opération était vouée à un échec certain et constituait un gaspillage. En 1987, les girafes quittèrent la presqu'île et gagnèrent les plaines et collines situées entre la zone lacustre et les plaines Byisitire et Nyamwashama. Une première

naissance eut lieu en 1988 et peu après le mâle dominant mourut, victime des braconniers. Les girafes s'implantèrent malgré tout avec succès. Leur population augmenta assez rapidement et, en décembre 1997, elle comptait près de 20 individus (obs. pers.).

Quant au bilan de ces transferts, il est très variable.

Sur le plan strictement biologique, celui des rhinocéros ne reposait que sur des arguments spécieux, mais il ne s'était fait que sur quelques dizaines de kilomètres et les animaux n'avaient donc pas changé de région biogéographique. Sur le plan technique, l'opération a été une réussite. Sur le plan du tourisme, elle n'a pas eu beaucoup d'effets, étant donné que les rhinocéros sont restés très discrets et que très peu de visiteurs ont pu en voir. Finalement, elle n'a pas mené à grand chose : comme ailleurs, l'espèce n'a pas pu être protégée contre les braconniers et la population survivante n'est probablement pas viable.

La réintroduction des éléphants avait pour but de sauvegarder une population menacée et, dans cette optique, elle a pleinement réussi. Certains ont craint que ces animaux perturbent fortement la végétation. Jusqu'à présent, cet effet n'est pas très marqué. Sur le plan touristique elle a eu plus de conséquences : entre 1985 et 1990, une grande partie des Rwandais qui visitaient le PNA — ils représentaient 45 % des visiteurs — venaient pour voir entre autres les éléphants. Cette réintroduction a donc contribué à rendre le parc plus populaire.

L'introduction des girafes apparaissait comme un non-sens. VERSCHUREN (1988) avoue n'avoir pas été vraiment convaincu du bien-fondé de cette opération, mais, étant donné que le PNA était un parc fort menacé, il avait estimé qu'elle pouvait aider à le sauver. Entre 1986 et 1990, les girafes ont — comme les éléphants — effectivement attiré beaucoup de Rwandais. A long terme, c'est cependant le contexte difficile de l'après-guerre au Rwanda qui devait lui donner raison.

Depuis le début des hostilités, la grande faune avait en effet été massacrée et, vers 1996, elle était réduite à moins de 10 % de ses effectifs de 1990 (obs. pers.). Dès la fin de la guerre, en 1994, une grande partie du PNA avait été envahie par des populations humaines revenues d'Ouganda avec des centaines de milliers de têtes de bétail. Immédiatement, ces éleveurs avaient commencé à empoisonner les grands carnivores pendant que les militaires cantonnés dans le parc se livraient à la chasse. Tout faisait croire que la faune devait disparaître au plus vite. En 1996, des propositions avaient été faites par la Coopération allemande pour revoir les limites du parc en fonction des besoins de ces populations, mais le gouvernement rwandais était hésitant. En 1997, alors qu'il semblait bien que l'homme allait définitivement supplanter les animaux, il prit toutefois la décision de sauvegarder environ 100 000 hectares du parc.

Nous ne connaissons évidemment pas les raisons profondes de cette décision un peu inattendue, mais il s'est avéré que la présence des girafes y a contribué et qu'elle a aidé en tous cas à sauver la partie sud du parc. Les rhinocéros et les éléphants qui, par leur charisme, orientent la conservation en beaucoup d'autres pays d'Afrique, n'ont eu aucune influence sur les décisions, mais les girafes — totalement étrangères au Rwanda — ont été considérées comme un investissement qui méritait d'être préservé. Tout comme les boisements d'eucalyptus ou de pin suscitent, au Rwanda et ailleurs en Afrique, plus de respect que les forêts naturelles, les girafes ont plus attiré l'attention que le reste de la faune. Cette introduction, saugrenue au départ, a donc finalement eu un effet positif pour l'ensemble de l'écosystème du parc.

Le fait qu'une espèce étrangère ait plus de valeur qu'une espèce indigène n'est pas nouveau. Il montre, une fois de plus, que la biologie de la conservation est très différente de la biologie théorique et que la sauvegarde de la biodiversité n'est pas seulement l'affaire des biologistes et de leurs arguments scientifiques, mais aussi de « ceux qui n'y connaissent rien » et de leurs arguments les plus inattendus.

D'autre part, il n'est pas certain que la girafe soit considérée par tous les Rwandais comme une espèce tout à fait étrangère. Lors de mes visites à des groupes d'éleveurs traditionnels du Mutara entre 1980 et 1990, j'ai pu observer qu'un certain nombre de femmes portaient un collier fait de poils de queue de girafe. Les plus jeunes ne savaient pas où on trouvait ces animaux, mais les plus âgées prétendaient qu'il y en avait ou qu'il y en avait eu non loin du Mutara. Comme ces personnes nomadisaient dans l'ensemble des savanes de l'est du Rwanda, du nord-ouest de la Tanzanie et du sud de l'Ouganda ; elles faisaient peut-être allusion aux girafes de Burigi ou à celles qui habitaient au siècle dernier encore le sud de l'Ouganda. Si elles n'étaient plus physiquement présentes, sans doute les girafes n'étaient pas totalement absentes de l'imaginaire des Rwandais. Et cela a pu jouer un rôle...

## BIBLIOGRAPHIE

- BEATON K. de P. (1957). — Notes on the Mammals of the Uganda National Parks. 24-43 in : *Uganda National Parks : Handbook*. The Trustees of the Uganda National Parks.
- BROOKS P.M. and I.A.W. MACDONALD (1983). — The Hluhluwe-Umfolozzi Reserve : an ecological case history. 51-77 in : Owen-Smith R.N. (Ed.) : *Management of large mammals in African conservation areas*. Haum, Pretoria.
- MACDONALD I.A.W. and G.W. FRAME (1988). — The Invasion of Introduced Species into Nature Reserves in Tropical Savannas and Dry Woodlands. *Biological Conservation*, **44** : 67-93.
- MONFORT A. et N. MONFORT (1977). — L'« opération Eléphants » au Rwanda. 1<sup>e</sup> partie. Structure de la population du Bugesera et transfert de jeunes au Parc de l'Akagera. *La Terre et la Vie*, **31** : 355-384.

- MONFORT N. et A. MONFORT (1979). — L'« opération Eléphants » au Rwanda. 2<sup>e</sup> partie. Acclimatation et régime des jeunes Eléphants introduits dans le Parc National de l'Akagera. *La Terre et la Vie*, **33** : 27-48.
- PIENAAR U. de V. (1983). — Management by intervention : The pragmatic/economic option. 23-36 in : Owen-Smith R.N. (Ed.) : *Management of large mammals in African conservation areas*. Haum, Pretoria.
- VANDE WEGHE J.P. (1990). — *Akagera : l'eau, l'herbe et le feu*. Lannoo, Tielt.
- VERSCHUREN J. (1985). — *Mission Ecologie-Girafes. Parc National de l'Akagera*. République du Rwanda. O.R.T.P.N.
- VERSCHUREN J. (1988). — *Exploration du Parc National de l'Akagera. II. 3. Notes sur l'évolution des habitats et de la grande faune depuis 1948*. F.F.R.S.A., Bruxelles.